

« *Black Athena* » ?

Je suis ici pour vous parler de la question la plus difficile du monde. Rien de moins que la question de l'espèce humaine et de son unité possible, par-delà toutes les différences culturelles, raciales, religieuses ou linguistiques. Une question dont la réponse, s'il en est une, nous oblige à convoquer la philosophie, la politique, le droit, la sociologie, l'ethnologie, l'histoire, l'histoire de l'art, et j'en passe. Une question impossible à résoudre, et de plus en plus difficile à poser, en une époque de crispations identitaires, de sectarismes, de replis sur soi-même et de culturalisme galopant.

Comment donc l'aborder, cette question de l'espèce humaine ? Par quel bout la prendre, et comment en respecter l'énorme complexité ? On doit redouter, sur l'universalisme, les considérations « universelles », donc trop vagues et trop générales. C'est pourquoi je voudrais vous proposer, en guise d'introduction, les quelques brèves réflexions que me suggère la lecture d'un ouvrage particulier, et même très particulier.

Il s'agit d'un livre qui vient de paraître en français. Au travers de son exemple, nous pourrions mieux apercevoir ou mieux cerner, j'espère, certains aspects de la problématique gigantesque de l'universalisme et du relativisme. Et cet examen me permettra peut-être de suggérer, sans que ma suggestion soit trop gratuite, pourquoi le culturalisme, au sens idéologique du terme, est un bellicisme, tandis que seul l'universalisme, pour autant qu'il soit « authentique », peut être un irénisme.

Le livre dont je voudrais vous parler a fait grand bruit dans le monde anglo-saxon, depuis quelques années, et déchaîné la controverse. Il s'intitule *Black Athena*. Son auteur, qui enseigne aux Etats-Unis, s'appelle Martin Bernal. La thèse de ce livre est annoncée par son titre provocateur : c'est que la science occidentale moderne a conspiré, pour des motifs idéologiques, impérialistes et racistes, à faire de la civilisation grecque une civilisation « blanche », alors que les Grecs anciens doivent tout, ou presque, au monde égyptien, donc à l'Afrique<sup>1</sup>. Autrement dit, du fait de la science occidentale et de ses préjugés, nous expliquons aujourd'hui la civilisation de la Grèce antique par ce que l'auteur appelle le « Modèle Aryen », trompeusement substitué au « Modèle Ancien », lequel reconnaissait pleinement l'influence formatrice de l'Égypte sur la pensée, la mythologie, la religion et la langue grecques. Ce Modèle Ancien, qui remonte aux Grecs eux-mêmes (Hérodote, par exemple, invoque constamment l'Égypte lorsqu'il s'agit d'expliquer ou de raconter les origines de la Grèce), subsista jusqu'à la montée du racisme en Europe. Puis il vint un temps, nous dit l'auteur, où l'Occident ne supporta plus l'idée que l'Afrique, mais aussi le Proche-Orient sémitique, puissent être à son origine ; un temps où l'Occident blanc repoussa donc avec horreur l'idée que la langue grecque ait pu frayer avec la langue égyptienne, ou que l'Égypte ait possédé des philosophes ou des mathématiciens sans lesquels Platon, Aristote ou Euclide n'eussent pas été concevables. <sup>2</sup>

\*

---

<sup>1</sup> Cf. Martin Bernal, *Black Athena*, PUF, 1996, p. 295 : « Je crois que la civilisation égyptienne est fondamentalement africaine »,

<sup>2</sup> « J'espère pouvoir un jour ou l'autre travailler sur la transmission de la science des Égyptiens et des Phéniciens, de leur philosophie, de leurs théories politiques, par les soi-disant [sic] « fondateurs » grecs de ces disciplines, qui pour la plupart étudièrent en Égypte et en Phénicie » (*Id.*, p. 45).

Je suis tombé sur ce livre voilà quelques jours, presque par hasard, mais j'ai eu le net pressentiment qu'il pouvait fournir, au dossier de l'universalisme et du culturalisme, tel qu'il se présente aujourd'hui, une pièce particulièrement intéressante, mais aussi, hélas, légèrement inquiétante.

Je ne peux évidemment pas entrer ici dans le détail de son argumentation, et sur les contestations violentes qu'elle a suscitées dans la communauté scientifique – cette communauté décrite et dénoncée par l'auteur comme la représentante intéressée de la « science établie », comme on parle d' « ordre établi ». Ce qui me paraît exemplaire, et peut-être utile à notre réflexion, c'est le cadre intellectuel dans lequel il évolue, et les paradoxes, pour ne pas dire les contradictions dans lesquelles il tombe.

L'intention avouée de Martin Bernal, c'est donc de montrer que l'Occident blanc s'est approprié la Grèce afin d'asseoir sa prétendue supériorité sur les autres races. Mais qu'en réalité la Grèce est égyptienne et sémitique, *donc* noire et juive, autant et plus qu'elle est aryenne et blanche.

À première vue, on ne peut que se réjouir d'une telle entreprise. Si d'aventure il est prouvé que l'Égypte noire et l'Orient sémite ont vraiment « fait » la Grèce, comme l'affirme l'auteur de ce livre, l'universaliste que je suis accueillera cette découverte comme une fort bonne nouvelle : car elle signifierait, à ses yeux, que des valeurs ou des réalités comme la démocratie, la géométrie ou la philosophie, dont la paternité est généralement accordée aux seuls Grecs, sont en fait une invention largement métisse, donc un bien commun, que peuvent revendiquer des races et des peuples très divers. Si la démocratie, la géométrie et la philosophie, historiquement, ne sont pas des valeurs « blanches », cela veut dire qu'elles sont historiquement et géographiquement universelles. Et l'universaliste « authentique », s'il est européen, n'aura décidément plus à craindre d'imposer

ces valeurs ou ces réalités à d'autres cultures, comme on fourgue des denrées d'exportation.

En ce sens, l'expression *Black Athena* me ravit profondément, car il me paraît heureux qu'Athéna soit noire. Cette idée ne déplairait certainement pas non plus à un Léopold Senghor.

J'ajoute seulement que l'« universaliste authentique » n'aura pas attendu d'apprendre qu'Athéna est noire pour estimer que cette déesse de l'intelligence et de la pensée n'est pas le bien réservé des Blancs, et qu'elle est, si j'ose dire, de toutes les couleurs, quel que soit le lieu géographique ou le moment historique de son apparition. Néanmoins, la démonstration de Bernal, si elle se révélait correcte, rendrait encore plus aisé l'accès à cette vérité, qu'elle incarnerait et démontrerait en quelque sorte par l'histoire et la géographie.

Tout serait donc pour le mieux. Le seul ennui, dans cette affaire, c'est que Martin Bernal – il n'est d'ailleurs pas le seul aujourd'hui – conduit une entreprise qui, à vrai dire, se situe aux antipodes de l'universalisme que je viens de décrire. Cet auteur n'est justement *pas* universaliste, mais, tout au contraire, particulariste, ethnociste et culturaliste. Ce qu'il entend démontrer (ou ce qui, tout au moins, conditionne toute sa démonstration), ce n'est pas qu'Athéna doive être considérée comme le bien commun de l'espèce humaine, c'est bien plutôt que les Noirs peuvent et doivent revendiquer Athéna.

La nuance est de taille. Il s'agit d'arracher aux uns ce qu'on donne aux autres, et de rendre à ses possesseurs légitimes un héritage volé par les Européens. L'auteur invoque volontiers l'ouvrage d'un Noir américain, George James, *Stolen legacy [l'héritage volé]*, dont le sous-titre est : *les Grecs ne furent pas les auteurs de la philosophie grecque, mais le peuple d'Afrique du Nord, habituellement appelé le peuple égyptien*<sup>1</sup>. Il ne s'agit

---

<sup>1</sup> Cf. G. G. M. James, *Stolen legacy*, New York, compte d'auteur, 1954.

donc pas de réunir, mais bien de séparer. Bernal ne propose pas une réconciliation, il élève une revendication. On sait de reste que cette attitude est courante et constante aujourd'hui dans les universités américaines, où la place donnée aux créations littéraires des femmes ou des Noirs est une place qu'il s'agit de *prendre* ou de reprendre aux hommes et aux Blancs, dans un esprit d'affrontement, et d'affirmation têtue de sa *différence*.

Pour en revenir à *Black Athena*, il est pour le moins troublant, pour le moins ambigu, qu'un ouvrage qui semble vouloir rendre la Grèce à l'Afrique, à l'Asie et au monde, donc ouvrir une magnifique perspective universaliste, apparaisse bien plutôt comme une revendication violemment particulariste et antieuropéenne. Je reviendrai sur ce paradoxe.

\*

Dans la thèse de Bernal, la *science* est la grande fautive. La science occidentale, s'entend, elle qui se prétendait juge du passé, et qui n'était que partie, une partie scandaleusement partielle. Car c'est elle qui, depuis deux siècles et jusqu'à nos jours, s'est mise au service des préjugés impérialistes et raciaux de l'Europe romantique, puis de l'Europe moderne. C'est elle qui a savamment écarté le Modèle Ancien pour lui substituer le Modèle Aryen. C'est elle enfin qui, mise au service des intérêts des Blancs, a minimisé, puis nié le rôle des Noirs et des Sémites dans la naissance de la civilisation grecque. Il est donc indispensable de soumettre la science occidentale au soupçon de la sociologie critique.

Et cette sociologie occupe l'essentiel du livre dont je vous parle. Martin Bernal, au terme de cette entreprise, promet d'examiner, dans le deuxième volume de son ouvrage, en dehors des intentions polémiques ou des partis pris idéologiques des uns ou des autres, si la recherche scientifique dénuée de préjugés peut effectivement établir que la Grèce doit sa religion, sa

mythologie, sa philosophie et sa science aux civilisations africaines ou sémites.

Mais à vrai dire on doute fortement que l'auteur, après avoir dénoncé sur cinq cents pages ce qu'il appelle la « science officielle », puisse réellement traiter la question dans un esprit d'objectivité et d'équanimité. Car Martin Bernal ne manque pas de tomber dans un autre paradoxe, non moins gênant que le premier : s'il dénonce la « science blanche » comme le pur instrument d'une idéologie et d'une volonté de puissance, comme, du temps de la première guerre mondiale, l'helléniste Victor Bérard dénonçait un « mensonge de la science allemande », ce n'est pas pour lui opposer une science authentique, un savoir épuré de toute volonté de pouvoir, un idéal de vérité, au nom duquel et grâce auquel il rétablirait la réalité des choses – en l'occurrence, le fait que la philosophie et la pensée grecque seraient les héritières de l'Afrique et non des Aryens venus du nord.

En aucune façon. De la science, il va faire sans vergogne, et en toute conscience, l'usage qu'il reprochait aux savants occidentaux : un usage idéologique et politique. *Black Athena* est un ouvrage qui se veut engagé politiquement, et qui avoue ouvertement ses intentions militantes. Sa *méthode* souffre alors du même défaut que sa *thèse* : de même que ce n'était pas dans une perspective de réconciliation universaliste qu'il cherchait des ancêtres noirs ou juifs à la pensée grecque, ce n'est pas au nom d'une science épurée et rigoureuse qu'il combat les déformations impérialistes ou racistes des savants européens : c'est au nom d'une volonté de conquête ou de reconquête idéologique : « L'objectif politique de *Black Athena* est naturellement d'amener la culture européenne à en rabattre un peu de son arrogance »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Id.* p. 97.

Ainsi donc, si notre auteur fait la sociologie d'un parti pris, c'est au nom d'un autre parti pris. S'il dénonce les distorsions de la science occidentale, c'est pour leur en substituer d'autres. On est très loin de l'entreprise scientifique entendue comme travail de rationalité critique, soumis au verdict de l'expérience, et visant le libre accord de tous les esprits, en vue de dégager des vérités auxquelles chacun peut adhérer à la fois librement et nécessairement, comme c'est le cas pour les vérités géométriques. Et notre auteur, malgré ses allures d'érudit universel, et de savant plus sérieux que tous ses prédécesseurs, ces représentants suspects de la « science officielle », en vient, pour les besoins de sa cause idéologique, à substituer, à la démarche scientifique, une attitude proprement ahurissante à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, et qui consiste à opposer, à la science moderne, les beautés et les vérités de la *tradition* (je ne plaisante pas).

Expliquons-nous : le fameux Modèle Ancien, qu'il veut réhabiliter (donc cette idée que la Grèce est fille de l'Afrique), ce modèle, nous dit-il, a d'abord été celui des Anciens eux-mêmes, d'Hérodote à Aristote, en passant par Platon ou Thucydide ; il a perduré jusqu'à la Renaissance, et même jusqu'à Newton ou à la *Flûte enchantée* de Mozart. *Ergo*, ce modèle doit être vrai, puisque tant de gens éminents et d'époques vénérables en ont soutenu la vérité<sup>1</sup>. C'est ce qu'on appelle l'argument d'autorité, contre lequel précisément s'est édifiée toute l'entreprise scientifique moderne. Il est ahurissant, je le répète, de se voir infliger à la fin du XX<sup>e</sup> siècle un si impudent obscurantisme. Mais voilà : tout est bon pour le militant de la bonne cause culturaliste. Tout est bon à celui qui veut atteindre, sous couvert de science, des objectifs idéologiques et politiques.

---

<sup>1</sup> Par exemple : « Personne jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle n'a douté que l'Égypte représentait la source de toute la philosophie », p. 522.

Très significativement, notre auteur ne cesse de s'en prendre à ce qu'il appelle le « paradigme du progrès », qu'il place d'ailleurs, non moins significativement, sur le même plan qu'un autre paradigme du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir... le racisme<sup>1</sup>. Ce qui, à le lire, a ruiné le Modèle Ancien, ce n'est pas le travail de la science, c'est tout simplement le « paradigme du progrès ». Mais si le « paradigme du progrès », tout de même, avait permis à la science, telle que je l'ai définie plus haut, de progresser quelque peu ? C'est ainsi qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, un savant a soupçonné, après lecture attentive et critique, que les fameux textes attribués à Hermès Trismégiste, et qui étaient censés remonter à la plus haute antiquité égyptienne, donc prouver l'égyptianité de la religion grecque, étaient en réalité des élaborations tardives. Mais ce progrès, aux yeux de Bernal, n'en est pas un, puisque la méthode critique n'est qu'une émanation du « paradigme du progrès », sociologiquement conditionné, et politiquement suspect.

\*

Je ne veux pas m'attarder trop longtemps sur *Black Athena*, mais il me semble que cet ouvrage, tout à fait caractéristique du culturalisme américain, illustre assez bien l'une des menaces qui pèsent aujourd'hui sur la pensée universaliste. Nous sommes en présence d'un anti-humanisme d'un genre nouveau, et qui n'est plus le relativisme élégant, mais le séparatisme agressif ; qui n'est plus la fine pointe d'une critique qui se critique elle-même, mais le refus carrément obscurantiste de l'attitude critique. Cela dit, il me semble que les contradictions de *Black Athena* plaident plus que jamais en faveur de l'universalisme que j'ose appeler « authentique ».

---

<sup>1</sup> *Id.*, p. 331.



Ces contradictions, j'en ai relevé deux. L'une qui tient à la *thèse*, l'autre à la *méthode*. La contradiction de la thèse, c'est qu'on prétend arracher un bien (la civilisation grecque) à un ancêtre usurpateur, l'Aryen mythique, non pas pour le donner à l'humanité entière, mais pour remplacer l'Aryen par l'Africain. Bref, on remplace un particularisme par un autre. Sans compter que cette dispute d'ancêtres, autour de la civilisation grecque, est marquée au sceau de l'ambiguïté : pourquoi vouloir à tout prix que les Africains soient à l'origine de la civilisation hellénique, sinon parce qu'on a peine à ne pas considérer cette civilisation comme un phare de l'histoire humaine ? N'aurait-il pas mieux valu, tant qu'à vouloir rabattre l'« arrogance » de « la pensée européenne », dévaluer la pensée grecque elle-même, au profit de la pensée africaine ou sémite ?

Mais une telle contradiction apparaît inévitable tant qu'on s'obstine à aborder la question des civilisations dans une optique particulariste ou idéologiquement « culturaliste ». Il est alors clair, par exemple, que toute prétention à l'universel ne pourra être interprétée que comme une prétention au *pouvoir* universel, émanant d'une civilisation particulière, singulièrement la civilisation occidentale. Et dans cette même certitude, on ne voit pas comment l'on pourrait opposer, à cet impérialisme d'une culture singulière, autre chose que les prétentions d'une autre culture singulière. Même lorsqu'on semble reconnaître la valeur transculturelle de certains acquis de la pensée (comme la démocratie, la philosophie, ou la géométrie), on n'a de cesse de s'arracher, d'une culture à l'autre, la paternité de ces acquis.

Quant à la contradiction inhérente à la *méthode*, et qui consiste à développer une sociologie critique de la science *des autres*, mais en oubliant impudemment de se l'appliquer à soi-même, elle est corrélative de la contradiction inhérente à la *thèse*: dès lors qu'on soupçonne toute prétention à l'universel de

dissimuler une intention particulariste de prise de pouvoir, la science, qui est précisément l'une de ces prétentions à l'universel, et apparemment la plus pure de toutes, ne peut plus à son tour être comprise que comme un instrument de pouvoir ; jamais comme une quête du savoir. Et c'est ainsi qu'on tombe à pieds joints dans les travers que l'on dénonce.

Ce n'est pas à dire que tout soit à jeter, dans ce *Black Athena*, qui soulève des problèmes aussi graves que passionnants. D'une part, la sociologie critique de la connaissance (que notre auteur n'est pas le premier à entreprendre, évidemment), est une nécessité. Il ne fait aucun doute que la science occidentale, à partir du romantisme pour le moins, et jusqu'à la deuxième guerre mondiale au minimum, a été affectée et distordue par des préjugés idéologiques, singulièrement des préjugés racistes. Il ne fait par conséquent aucun doute non plus que la question des relations entre la civilisation grecque et les civilisations égyptienne ou sémitique mérite un réexamen. Simplement, cette double étude critique, pour être honnête, doit se faire au nom d'un idéal vraiment scientifique, c'est-à-dire un idéal de vérité. On ne corrige pas un préjugé par un autre, on ne répare pas une erreur par une autre.

Ce qu'il faut, c'est simplement juger la science des 19<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle au nom des principes qu'elle a elle-même édictés. C'est repenser, éventuellement corriger l'histoire de la civilisation grecque, au nom, tout simplement, de la vérité. Mais, quelle que soit la vérité qu'on établira, ce sera une vérité de fait, et rien d'autre ; on décrira ce qui est vrai, non ce qui est politiquement correct ou souhaitable.

Mais il faut bien comprendre que si d'aventure, au terme des études les plus complètes, les plus objectives et les plus soigneuses, on en arrivait à réaffirmer le fait qu'Athéna, somme toute, est « blanche », au sens où les Grecs ont effectivement inventé la démocratie, la philosophie et la géométrie, sans ap-

port extérieur significatif, on n'aura pas commis une mauvaise action ou une incorrection politique. Car dans une perspective universaliste, si la réalité historique du fameux « miracle grec » devait rester avérée, cela ne signifierait aucune « supériorité » des Grecs. Car dès le moment où l'on accepte de concevoir que les hommes nés à Athènes, à Corinthe ou à Éphèse sont des humains avant d'être des Grecs, leurs découvertes, leurs inventions, leurs intuitions, bref, leur civilisation deviennent *ipso facto* le bien commun de l'humanité, et toute humanité peut alors les revendiquer à juste titre. Le lieu et le moment de naissance ou de surgissement des valeurs les plus généralement humaines est sans importance, *parce que nul ne peut se prévaloir de ce qui est universel.*

L'universalisme authentique dit à sa manière qu'il n'y a plus ni Juif ni Grec, tandis que les Martin Bernal veulent à tout prix qu'il y ait des Juifs et des Grecs. Ce n'est pas que l'universalisme authentique refuse de voir les différences, mais il refuse de voir dans les différences l'essence irréductible de l'être humain.

\*

Il est assez extraordinaire de comparer, à l'Égypte et à la Grèce du culturaliste Martin Bernal, ce qu'a pu écrire, de la Grèce, un grand Égyptien moderne. En l'occurrence, Taha Hussein (1889-1973), penseur, essayiste, romancier, professeur d'université, ministre de l'Éducation, surnommé le « doyen des lettres arabes ». Il est vrai que Taha Hussein a épousé une Française, qu'il est européenisé, et par conséquent suspect (comme d'ailleurs Senghor, que j'évoquais tout à l'heure) d'appartenir à la classe de ceux qu'on appelait naguère les « bons colonisés ». On peut aussi estimer qu'ils ont su, les uns et les autres, prendre leur bien partout où ils le trouvaient, et s'enrichir de l'Occident, sans rien renier de leur culture propre – sans être occidentalisés. Ce qui leur permit un véritable et authentique métissage

culturel, et la reconnaissance aisée et simple de l'universel là où il se trouve.

Voici les lignes que Taha Hussein écrit à l'occasion de son voyage en Grèce, et qui sont assez enthousiastes pour avoir été publiées sous le titre de « Prière sur l'Acropole » – une allusion, bien sûr, à Ernest Renan : « Que n'éprouvais-je pas ! Ce n'est pas rien pour l'homme [...] que [...] d'assister à la naissance de la raison humaine, à l'essor des arts et de la vie du sentiment, à l'éveil de la conscience. Que de sentir la voie de la culture et du progrès se dessiner pour les générations et se marquer de signaux vers quoi l'humain s'élancerait. Et que fût dit à l'homme : voici la route que tu dois suivre bon gré mal gré, par désir ou par crainte. [...] Oui, en ces trois siècles, sur cette parcelle de terre, l'homme a reconnu sa raison, son cœur, sa conscience »<sup>1</sup>.

L'Égyptien Taha Hussein ne se préoccupe guère de revendiquer la paternité de la raison, du cœur et de la conscience. Il admire sur l'Acropole des valeurs ou des réalités qu'il fait siennes dans l'acte même de son admiration. Libre à chacun de voir dans ces lignes l'erreur déplorable d'un colonisé trop docile, aliéné par les mensonges intéressés de la science occidentale.

Ce qui est sûr, c'est que cet enthousiasme lyrique pour une culture autre, mais qui devient ainsi son bien propre, sous le signe de l'universel, n'est pas chez cet auteur l'effet d'un engouement passager et irréfléchi. Le même Taha Hussein n'a cessé de penser ce qu'il appelle lui-même le rapport entre le « spécifique » et l'« universel », entre les cultures et la culture. Il l'a pensé dans toutes ses nuances et ses contradictions. Voici ce qu'il en dit, dans un balancement subtil, qui commence par nier ou du moins tempérer l'idée universaliste pour mieux la réaffirmer ensuite :

---

<sup>1</sup> Cf. Taha Hussein, *Au-delà du Nil*, Connaissance de l'Orient, Gallimard, Unesco, 1977, pp. 79 et 81.

« Il y a dans la culture un élément commun, qui tient à sa nature même et se distribue indivisément parmi tous les hommes. Mais la nature de la vie humaine a donné aux hommes la possibilité de spécifier le général et d'y imprimer leur empreinte. [...] Il est vrai que [l'art] ne pourrait venir au jour s'il ne tenait son existence même de cette valeur indéfinissable qui le met en continuité avec tous les hommes, et lui rend proches leurs âmes. Voyez cette statue égyptienne, véritablement nationale, et qui procède d'un naturel, d'un goût égyptiens. Elle n'émergerait pas à la lumière du soleil [si elle n'arrachait pas] l'admiration de tous les gens de culture, et [ne touchait pas] toutes les âmes. Une culture n'est donc ni purement nationale ni purement universelle. Elle est nationale-universelle tout ensemble, et, tout aussi bien, individuelle. »<sup>1</sup>

J'ajouterai une chose bien significative, et qui nous ouvre des perspectives infinies. C'est comme par hasard Taha Hussein qui, à la suite d'une lecture critique de la poésie antéislamique, a dénoncé le caractère apocryphe d'une partie d'entre elle, au risque d'encourir les condamnations les plus graves. Autrement dit, Taha Hussein a fait usage de la science universelle au service de la vérité, et cet Égyptien, contrairement à l'Américain Bernal, s'est refusé, au nom de la vérité, à s'incliner devant la tradition et l'argument d'autorité.

Et puisque toute cette présentation s'est faite sous le signe de l'Égypte, j'aimerais la terminer par l'évocation d'une expérience personnelle. En prenant de l'âge, je constate, comme beaucoup de gens, que ma curiosité proprement littéraire va diminuant. Je continue d'écrire des romans, mais j'en lis de moins en moins. Et ceux qui me touchent en profondeur sont de plus en plus rares. Ma dernière découverte à cet égard remonte à trois ou quatre ans, quand j'ai lu la *Trilogie (Impasse des deux pa-*

---

<sup>1</sup> *Op. Cit.*, pp. 270-271.

*lais, Le palais du désir, Le jardin du passé* ; achevée en 1952) de cet admirateur de Taha Hussein qu'est le grand écrivain Naguib Mahfouz (né en 1912), prix Nobel en 1988.

Mahfouz, lui aussi, assurément, s'est imprégné de la culture et de la littérature occidentales. À cet égard, il n'est pas surprenant qu'il nous paraisse relativement proche. Mais d'ici à toucher un Européen jusqu'au plus profond de lui-même ; d'ici à ce que cet Européen se reconnaisse, dans l'un des héros de ce livre, comme il ne s'est peut-être reconnu dans aucun personnage de toute la littérature, y compris ceux qu'il a pu lui-même concevoir, il y a un grand pas. Et ce pas, je l'ai franchi tout naturellement en lisant la *Trilogie*. Cette adhésion, cette identification du Suisse à l'Égyptien ne vaut pas démonstration. Mais du moins m'a-t-elle fait sentir, au travers de l'œuvre d'art, qu'il y a, qu'il doit y avoir, au-delà des différences de culture, de langue ou de religion, quelque chose, qui est l'essentiel, qui nous unit tous, et qu'on a bien le droit d'appeler l'espèce humaine.